



Désobéir - Revue de presse

**Du dim. 2 au
mar. 18 dec. 2018**

**Service
de presse Zef**

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
zef-bureau.fr

**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34

94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs

Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)



L'on s'en souvient, le théâtre de la Commune à Aubervilliers avait accueilli le collectif de sans-papiers du 81 avenue Victor Hugo pour une pièce sur leur quotidien, élaborée avec le metteur en scène Olivier Coulon-Jablonka en 2015, jouée notamment au Festival d'Avignon. C'était une œuvre documentaire en prise directe avec le réel et avec un impact direct sur le réel. Deux tiers des 89 sans-papiers avaient été régularisés, mais l'arrivée en janvier 2016 d'une nouvelle préfète avait bloqué le processus, entraînant le refus des 21 dossiers restants et l'évacuation du squat.

Dans la société l'interrogation elle, demeure. Comment se vivre encore comme une terre d'accueil ? Comment penser cette question de ce que les associations appellent le « délit de solidarité » et qui constitue à « faciliter ou tenter de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irréguliers d'un étranger en France » ? Cette semaine encore, une responsable d'Amnesty Internationale comparaisait devant le tribunal correctionnel de Nice pour avoir convoyé deux migrants mineurs depuis le poste frontière de Menton.

Ne pas donner de réponse ou de solutions mais « organiser un peu de pensée » autour de ces interrogations, tel peut-être l'espace du théâtre. C'est ce qui joue en ce moment dans la première adaptation théâtrale des textes de l'écrivain et réalisateur Mathieu Riboulet par la metteuse en scène Anne Monfort.

Au départ il y a cette envie de reconstitution d'un procès emblématique, celui de Rob Lawrie en 2015, qui avait tenté de sortir une petite fille afghane de la jungle de Calais à la demande de son père, et avait été condamné in fine pour non-respect du code de la route. Mais en travaillant avec son avocate, et avec les matériaux documentaires (compte rendu du procès, articles de presse etc.) la proposition théâtrale ne tenait pas : on allait vivre et comprendre la situation, mais comment susciter réellement la réflexion ?

Exposer la trajectoire de cet homme ému par la photo de petite Eylan qui décide d'agir, vient à Calais, rencontre les migrants, achète des duvets pour bricoler des abris de fortune, accède à la demande d'un père, puis assiste effaré à son procès, ne suffisait pas pour rendre compte de ce qui nous interroge face à ces événements. Organiser la pensée en commandant un texte à un dramaturge pour transposer la situation au théâtre, ne suffisait pas non plus. Car le texte se fige, or la matière, elle, reste vivante. La solution a été trouvée dans un montage hybride.

À travers ses récits, essais et romans Mathieu Riboulet travaille la question de la désobéissance, de l'engagement, du désir d'évènement. Pourquoi ne pas les rouvrir ? « Prendre date » écrit avec Patrick Boucheron après les attentats de janvier 2015. « Les œuvres de miséricorde » où il interroge « que faire de tous ces morts, où vivre, comment s'aimer ? » et enfin et surtout « Entre les deux il n'y a rien » et cette impasse contemporaine qu'il décrit ainsi « Le monde était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé, nous n'avons rien su faire malgré ce qui secouait nos corps depuis plus de cent ans, et malgré ces aînés qu'on aurait bien suivis mais qui tournaient en rond. Il y a là un manque, et j'avance à tâtons dans une zone muette de ce fragment d'histoire. »

Incarner ces écrits que l'auteur a laissé comme en open source à la metteuse en scène, intégrer l'actualité au fil des jours sur le plateau, redonner une chaire au procès de Rob Lawrie, c'est tout cela ensemble qui permet un théâtre de la question à juste distance avec le présent. « Et s'il fallait encore des morts pour savoir qui « nous » sommes » demande Riboulet. Cette réflexion hybride sur les planches, «entre les deux» justement, est une piste pour nous aider à le savoir un peu plus.

la terrasse

Après *No(s) révolutions* en 2016, la metteure en scène Anne Monfort continue d'explorer le thème de la désobéissance politique à travers un spectacle polymorphe interprété par Katell Daunis, Pearl Manifold et Jean-Baptiste Verquin.

Issu d'un travail d'écriture de plateau, *Désobéir – Le monde était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé* tire sa matière d'un roman de Mathieu Riboulet (*Entre les deux il n'y a rien*), d'une reconstitution documentaire du procès de Rob Lawrie (citoyen britannique jugé pour avoir tenté de faire sortir une fillette de quatre ans de la « jungle de Calais »), ainsi que d'improvisations inspirées de films de Jacques Rivette et de situations de jeu sur la confiance en l'autre... Entre paroles intimes, contrepoints poétiques et récits de notre époque, Katell Daunis, Pearl Manifold et Jean-Baptiste Verquin nous interrogent sur la notion d'insoumission. Et donnent vie au projet de théâtre auquel la metteure en scène Anne Monfort travaille depuis bientôt 18 ans : « parler du monde, de ses urgences, du politique (...), confronter la violence du réel d'aujourd'hui à une tentative physique et charnelle "d'organiser un peu de pensée" ».

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Décembre 2017



Pearl Manifold

Elle a fait ses classes avec Alain Françon, Georges Laviudant, Roméo Castellucci et Ludovic Lagarde. À la fois narratrice et personnage, seule sur le plateau, elle incarne avec force une chanteuse junkie dans *Morgane Poulerte*, pièce montée par Anne Monfort. La metteuse en scène l'a aussi distribuée dans *Désobéir*, présenté en janvier à Bagnolet.



LOUISA LEBLANC

Désobéir

C'EST un spectacle qui confronte les mouvements de lutte armée, des Brigades rouges à l'activisme d'aujourd'hui. Celui, notamment, du Britannique Rob Lawrie, qui a pris le volant de sa camionnette pour faire passer une fillette afghane de la « jungle » de Calais en Angleterre. Et c'est une charge contre la résignation collective face à la détresse humaine.

La metteuse en scène Anne Monfort est partie du récit autofictionnel de Mathieu Riboulet (1) sur son éveil à la politique, à la sexualité, à la lutte homosexuelle dans les années 70. Elle a fait le parallèle

avec l'affaire Lawrie. Puis elle a lié ces histoires à des improvisations, menées avec trois comédiens (les excellents Kattell Daunis, Pearl Manifold et Jean-Baptiste Verquin). Le résultat aurait pu être manichéen et larmoyant. C'est tout le contraire : intense, captivant, complexe, féroce, et parfois drôle.

Peu d'éléments de décor. Un abri de fortune, fait de bric et de broc, qui servira aussi de pupitre au juge lors du procès de Lawrie. Une lumière très maîtrisée.

Au fil des séquences, des noms reviennent en écho. Aldo Moro, Pasolini, Pierre Over-

ney. Abattus « *comme des chiens* ». Il y en aura d'autres, cités à la fin dans une revue de presse glaçante. Adama Traoré, Rémi Fraisse. « *On est soit délinquant, soit terroriste, entre les deux il n'y a rien. Surtout pas de politique. Or ce que nous voulons c'est un peu de politique entre – entre les gens, entre les corps, entre la ville et ceux qui la peuplent, entre la ville et les champs...* » Simple, non ?

M. P.

● Au Colombier, à Bagnolet. Durée : 1 h 30.

(1) « *Entre les deux il n'y a rien* », Verdier, 144 p., 14 €.

2015. Comme de nombreuses personnes, je signe la pétition de soutien à Rob Lawrie, qui a tenté de sauver une petite fille de la jungle de Calais. On parle de délit de solidarité, les cas se multiplient, finalement Lawrie est condamné pour non-respect du code de la route. Comme beaucoup de mes concitoyens, je m'interroge, intimement, sur notre vivre-ensemble, sur les lois mal faites, qu'on n'a pas envie de respecter. Que s'est-il passé, à quel moment n'a-t-on pas bien regardé, quand l'Europe a-t-elle échoué à se construire, s'est-elle avérée incapable de respecter les droits humains qu'elle avait formulés ? Et si cela remontait à avant ?

En relisant Henry David Thoreau, le premier théoricien de la désobéissance civile, en compulsant les textes philosophiques ou journalistiques mettant en jeu cette question, je pense, au départ très intuitivement, aux films de Jacques Rivette et à *Entre les deux* il n'y a rien de Mathieu Riboulet. Et je me dis que oui, « ça commence toujours avant », que le texte *Entre les deux* il n'y a rien évoque les années 70 mais parle surtout tellement d'aujourd'hui, de ces époques bloquées où le monde vacille, se déplace sur son axe pour aller un peu plus vers la droite et où l'on meurt d'envie d'en découdre, et que le projet, littéraire, de Riboulet recoupe mon projet, lui, d'écriture de plateau. Au sens où, plus que jamais, il me semble nécessaire de parler du monde, de ses urgences, du politique, et de trouver une forme poétique et picturale pour en parler, de confronter la violence du réel d'aujourd'hui à une tentative physique et charnelle d' « organiser un peu de pensée ». Le titre lui-même porte l'histoire du projet et ses glissements d'une interrogations sur la désobéissance aujourd'hui à une rêverie sur l'état du monde : *Désobéir-Le monde était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé*.

Suite à *No(s) révolution(s)*, j'ai eu l'envie de travailler sur une écriture forte et de radicaliser la tension entre l'oratorio, le travail sur la poétique du plateau et la musicalité de la langue, et les véritables situations de plateau. Je cherche ici le poétique, à savoir le frottement entre plusieurs formes, le décalage, du trouble dans la perception du spectateur, invité à circuler dans une matière esthétique et musicale, portée par le corps des acteurs, créant une forme d'onirisme et de lâcher-prise, contrastant avec des effets de réel soudain.

En collaboration avec Laure Bachelier-Mazon, dramaturge, nous avons ainsi composé la partition à partir de plusieurs matériaux textuels qui s'entrelacent au plateau :

- l'adaptation stricte du texte de Mathieu Riboulet. Le récit autofictionnel *Entre les deux il n'y a rien* est à la première personne, et nous avons choisi de le répartir entre trois voix – deux femmes, et un homme, Katell traitant du rapport entre l'écriture et l'histoire, Pearl d'un engagement politique où « le sexe n'est pas séparé du monde », Jean-Baptiste de l'éveil d'un jeune homme au désir des hommes comme au désir des événements. La répartition entre ces trois corps permet de recréer de l'intime à partir d'une langue très romanesque, très projetée. Des personnages, des histoires personnelles se dessinent et se créent entre l'écrivain, l'amoureuse politique, le jeune garçon. Chaque acteur porte la parole comme la sienne propre, personnelle et intime. En accord avec Mathieu Riboulet, nous avons pensé une adaptation qui ne passe pas par une réécriture mais par une transposition scénique et dramaturgique des enjeux : ne pas toucher à la langue de l'auteur mais opérer des coupes et des glissements qui puissent être éclairés par des situations scéniques concrètes et mettre en perspective l'urgence qui porte le texte en la confrontant à celle que nous oppose le présent. Nous avons aussi cherché à transposer la musicalité du texte par des boucles, des reprises des mêmes motifs, comme Mathieu Riboulet le pratique lui-même dans son travail.

- la reconstitution documentaire du procès de Rob Lawrie en 2015, qui avait tenté de sortir une petite fille afghane de la jungle de Calais et avait été condamné pour non-respect du code de la route. Cette partie s'est écrite en collaboration avec Lucile Abassade, avocate de Rob Lawrie, et à partir de matériaux documentaires (minutes du procès, articles de presse, le film 10e chambre de Raymond Depardon, qui a été une source d'inspiration directe pour le jeu et notamment pour le personnage de la juge, joué par Katell Daunis). Les acteurs y prennent en charge respectivement le prévenu, la juge et l'avocate. En préambule de cet aspect du travail, j'ai mené début 2016 un atelier avec les étudiants du master affaires publiques de l'IEP Paris autour de ce sujet.

- des situations d'improvisation autour de la désobéissance et de la communauté. Pour cela, nous avons puisé dans des sources très différentes – des films de Rivette qui traitent souvent d'une communauté secrète, des films étudiés par les philosophes Sandra Laugier et Stanley Cavell qui théorisent le lien entre (dés)obéissance civile et comédies du remariage, des situations de jeu où l'on fait ou non confiance à l'autre....

Ces trois axes entrent en dialogue par l'écriture du plateau proprement dite, dramaturgie de l'image et de la musique qui viennent ouvrir des points de passage entre le documentaire, l'écriture de Mathieu Riboulet et les improvisations. La mise en tension des formes se construit ici par le jeu des ruptures mais aussi par l'expérience d'une porosité.

Par dramaturgie de l'image, j'entends le travail sur le pictural, des tableaux, des réminiscences constituées par les corps des acteurs, la scénographie et le dispositif sonore qui composent une approche immersive de l'image. La scénographie ouvre la surface du tableau de Caspar David Friedrich La mer de glace et la série photographique des glaciers de Jacques Pugin aux acteurs/personnages qui investissent ce sol instable, le bousculent et le décalent. Couvert de draps qui peuvent être des lits comme des lincaux, l'espace se dévoile peu à peu, au cours du spectacle. L'imaginaire se poursuit par la transparence du pongé de soie – effets de focalisations et images imperceptibles. Le spectateur circule ainsi dans des réseaux d'images qui appartiennent à l'histoire politique, à l'histoire de l'art, à l'intime ; parfois, ces images sont des monstres constituées de différents détails. Ainsi, nous nous sommes inspirés pour créer ces images de photos appartenant à l'inconscient collectif – la découverte du corps d'Aldo Moro dans un coffre de voiture en 1978, la sidération des êtres face à des corps morts (inspirée notamment des photos de Letizia Battaglia) et d'autres images qui traitent du « vacillement » ressenti face à un corps vivant, de l'attraction sensuelle, tels certains détails de tableaux du Caravage, L'incrédulité de Saint Thomas, La décollation de Saint Jean-Baptiste.

Au-delà de l'identification le travail n'est pas de créer l'allusion ou la référence immédiate, mais plutôt de susciter un état de corps et de cadrage qui soit beau, saisissant et crée chez le spectateur une sensation de déjà-vu mais inconsciente.

Par dramaturgie de la musique, j'entends le travail sur la matière sonore qui participe à la création des images et structure le traitement de la partition textuelle. Nombre des images sont portées par la musique de Purcell, d'ailleurs fréquemment citée par Mathieu Riboulet – la musique, Fantasy for the viols en particulier, accompagne l'image, parfois recouvre la parole afin de créer des effets de focus sur ce qui est montré plutôt que sur ce qui est dit, enveloppe le spectateur, est mise à distance ou localisée pour ouvrir des perspectives sonores en terme de perception. Dans l'adaptation même, j'ai découpé le texte de Mathieu Riboulet en créant des échos, des reprises, des refrains, comme en musique. J'y ai adjoint un travail d'improvisations afin de parvenir à une fluidité et à un rythme très rapide, en contrepoint. Dans le travail des acteurs sur la langue, nous travaillons sur le recouvrement – certaines scènes se jouent parallèlement en français et en anglais et les deux langues se confondent –, sur le décalage entre le registre concret et le registre élevé, et le travail sur les voix – dans certains passages, les acteurs parlent en même temps, avec une première et une deuxième voix qui s'alternent, l'une passant au premier plan puis disparaissant, l'autre travaillant sur un tapis sonore puis passant tout d'un coup en majeur.

Le spectacle s'ouvre sur le documentaire et sur l'aujourd'hui : les trois acteurs reconstituent le procès de Rob Lawrie dans une ambiance radicalement différente, qui n'est pas sans rappeler Depardon. Le procès est parfois interrompu de phrases que l'on retrouvera par la suite, notamment une même interrogation « à quoi ça tient », d'un texte d'Henry David Thoreau, premier théoricien de la désobéissance civile, sur l'opposition à l'Etat....

« Le monde était dans cet ordre là quand nous l'avons trouvé » dit Mathieu Riboulet. Et c'est avec ces mots que Katell, qui incarnait la juge, interrompt le procès pour s'adresser directement au public, et sort de la situation du tribunal pour venir évoquer les chronologies intimes et collectives – « qui bien sûr sont des fictions » et l'état du monde actuel, né d'« impayés de l'histoire », faisant remonter la violence actuelle à celle, non réglée, des années 70. La scénographie révèle sa géographie, celle d'un monde en (dé)construction.

Le spectacle se poursuit par des prises de parole de chacun des personnages, sous forme d'adresse au public, de confession, ou d'interview – le focus est sur l'un des trois, et les deux autres sont en quelque sorte les figurants de la fiction des autres. Les personnages portent les noms des acteurs et le spectacle s'inaugure par cette prise de parole très proche du réel, incarnée de façon très naturaliste, qui pourrait être la parole de chacun d'entre eux. Katell questionne l'héritage de l'histoire, Pearl sa rencontre charnelle à Rome avec un certain Massimo au moment exact où Aldo Moro est abattu par les Brigades Rouges, Jean-Baptiste évoque un voyage en Pologne avec ses parents et sa rencontre avec Martin. Sous forme d'adresse, de confession ou d'interview, on entre dans l'univers mental de chacun. En arrière-plan, se reconstitue un inconscient collectif.

Puis, les trois acteurs/personnages vont raconter leur rencontre, l'espace d'une nuit au-dessus de Turin, dans une maison où ils trouvent refuge hors d'un monde qui ne leur convient plus. Ils évoquent ce souvenir puis le revivent, et incarnent en acte ce que pourrait être cette communauté de désobéissants où l'on établit des principes, les enfrent, où les réseaux d'alliance changent. On s'interroge sur ce « nous » qu'on voudrait créer hors de l'état pour inventer peut être paradoxalement ensemble un état plus juste. A intervalles réguliers, revient un motif « on joue ? », donnant lieu à différents types de jeu, sur les dates, les prénoms, sur des jeux dont on a oublié les règles. On rêve à s'aimer, à inventer autre chose, à construire... « Que faire de tous ces mots, où vivre, comment s'aimer ? »

TouteLa Culture •com

Après l'incandescent Morgane Poulette en octobre, Anne Monfort revient au théâtre Le Colombier à Bagnolet avec un autre texte brûlant et poétique. Désobéir fait le constat des tragédies humaines que connaît l'époque, et interroge, avec une parole poétique et des images fortes, la faillite de la collectivité européenne à produire une réponse à hauteur des enjeux. Même si la pièce n'évite pas toujours les facilités, elle frappe juste, servie par trois acteurs bouillonnants de la rage de porter le texte. Une belle réussite.

« Le monde était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé », semble s'excuser le personnage de la magistrate venant de condamner Rob Lawrie, cet anglais qui avait tenté d'extirper une fillette de 4 ans de la « jungle » de Calais. A ce leitmotiv, qui sera repris par d'autres personnages, Désobéir répond par un cri, poétique et figuratif, documentaire autant qu'autofictionnel, mais un cri tout de même: est-ce une raison pour ne rien faire? Et si, face à la litanie des victimes, migrants éprouvant dans leur chair les conséquences de l'apathie collective, militants éprouvant judiciairement l'étouffement de toute velléité de suivre leur conscience, il n'est pas possible de nier que nous nous sommes perdus, nous la collectivité européenne, quelque part en chemin, alors reste cette question: pourquoi? Pourquoi un continent au sol si riche en charniers lutte-t-il avec une telle constance pour regarder ailleurs tandis que, par milliers, des cadavres s'entassent contre la clôture de son jardin?

C'est la question qui taraudait Anne Monfort, qui s'y est attaquée avec ses moyens, qui sont ceux de la représentation, de la poésie, de la métaphore spectaculaire. Pour matériau, elle a choisi de croiser l'actualité avec l'Histoire, pour faire dialoguer les morts de différentes époques, et tenter de nous toucher par les racines. Et parce qu'elle a éprouvé que la beauté de la langue ne dessert pas la force du propos ou l'urgence du sujet, elle a invité les mots de Mathieu Riboulet, qui, pour avoir été écrits pour une autre époque, aident à saisir ce qui, dans l'esprit collectif, a failli à rester vif pour pouvoir répondre encore aux appels à la conscience. Désobéir, c'est une injonction, devant un constat: ceux qui disent « non » sont réduits au mieux à des délinquants, au pire à des terroristes; entre les deux, il n'y a plus rien. Et pourtant entre les deux, ou à côté des deux, il devrait y avoir le politique: c'est cet espace-là, dont l'absence est déplorée, que le spectacle veut convoquer.

Au service du projet, une mise en scène efficace, où la lumière découpe des espaces et des plans multiples qui peuvent jouer simultanément, où le décor consiste en un improbable amas protéiforme rassemblé dans un coin de la pièce, fantôme de radeau de la Méduse qui se déshabille à mesure que les comédiens y grimpent, comme le squelette d'une vérité peu à peu mise à nue. La sonorisation est toute en retenue, ce qui est une bonne chose tant le texte est parfois difficile à saisir dans sa complexité.

Surtout, des comédiens qui arrivent à porter cette parole, à y croire, et à être convaincants, même s'ils rencontrent quelques moments de faiblesse. Pearl Manifold joue avec une précision qui confine parfois à la dureté, tenant un équilibre délicat entre le feu et la glace. Jean-Baptiste Verquin, qui surjoue quelque peu Rob Lawrie, se rattrape admirablement en se glissant avec délices dans la peau de Mathieu Riboulet narrant ses souvenirs. Katell Daunis, mal à son aise en magistrate, déploie par la suite de très belles nuances de jeu dans des personnages qui lui sont peut-être plus proches. Sans leur énergie, et sans leur capacité à se confronter à un texte difficile et à le restituer de manière compréhensible, la pièce ne tiendrait pas.

Anne Monfort fait donc dialoguer les morts des différentes époques, et les désobéissants qui leur ont été contemporains. Ces morts abstraits des livres, dont la pièce dit très justement qu'ils n'en sortent pour s'inscrire dans la chair que quand, finalement, ils s'inscrivent dans l'histoire des ancêtres. Ce n'est que par le lien avec une arrière-grand-mère et sa pelote de laine que la Semaine Sanglante est encore une cicatrice vive au cœur d'une jeune femme née au détour des années Mitterrand. De fil en aiguille, on comprend la proposition: c'est l'accumulation de ces strates de révoltes avortées, chacune avec ses martyrs, qui a lentement anesthésié la conscience collective. De Pierre Overney à Cédric Herrou, la capacité à s'émouvoir du sort de ceux qui tombent victime du combat pour leurs idées s'émousse même, et le renoncement à tout horizon politique radicalement audacieux semble condamner à ne plus voir que des délinquants là où on aurait autrement vu des Justes. Générations égarées dans la quête du « jouir et faire jouir », quand la sexualité a finalement, elle aussi, été vidée de toute dimension politique?

Certes, et c'est ironique, la première de cette pièce s'est jouée le jour où la justice a prononcé un non lieu en faveur du gendarme qui avait causé la mort de Rémi Fraisse à Sivens: c'est l'un des objectifs de la pièce que d'être profondément ancrée dans la réalité immédiate de son époque, et la coïncidence ne pouvait mieux tomber.

Peut-être tout n'est-il pas parfait, encore, dans cette harangue spectaculaire. Ainsi, l'audience du procès de Rob Lawrie, où les personnages sont un peu caricaturaux, et où la pièce cherche trop la connivence facile et évidente. Ainsi également de la fin de la pièce, où se tente une mise en abîme du travail d'écriture des comédiens, qui ne semblent d'ailleurs pas totalement convaincus par la proposition et peinent à la porter, même si la séquence ouvre la possibilité de quelques rires bienvenus pour désarmer l'implacable tension qui s'est construite jusque là. On n'échappe pas, par moments, à l'impression d'un certain manichéisme. Peut-être sont-ce des facilités qu'un texte politique peut se permettre, mais l'ambition dramatique s'y érode.

Quoi qu'il en soit, ces passages n'ôtent rien à la force globale du propos: le sentiment de l'importance, et de l'urgence, à pousser ce cri symbolique, avec la foi dans l'idée que les symboles ont de l'importance. D'autres s'y sont essayés, mais avec moins de finesse et de poésie peut-être. Anne Monfort tente ici de tenir un pari difficile, et s'en sort très bien: sans trop de complaisance, en évitant bien des écueils, elle touche ce qui en nous est encore capable de s'indigner. Le théâtre de tous temps a joué une fonction politique, et il est bon de voir que c'est une tradition qui ne s'est pas perdue.

Alors, la réponse à la question « Que faire de tous ces morts, où vivre, comment s'aimer? » pourrait être « Ce que nous voulons c'est un peu de politique entre – entre les gens, entre les corps... »



Théâtre du blog

Anne Monfort a créé une dizaine de spectacles de théâtre documentaire. On se souvient entre autres de *Morgane Poulette* et *Nothing Hurts* présentés déjà au Colombier. Avec *Désobéir*, la metteuse en scène traite un problème qui nous concerne tous. Mathieu Riboulet après des études de cinéma et lettres modernes, a réalisé une dizaine de films de fiction et documentaires auto-produits en vidéo, et depuis 1996, il a publié des romans comme entre autres *Le Corps des anges*, *Avec Bastien*, *Entre les deux il n'y a rien*.

Le spectacle interprété par Katell Daunis, Pearl Manifold et Jean-Baptiste Verquin est fondé sur des improvisations et tout un travail documentaire sur des cas de désobéissance civile dans l'Europe d'aujourd'hui. Comme celui de cet Anglais, Rob Lawrie, qui avait tenté de faire passer la Manche à une fillette de la jungle de Calais qui voulait rejoindre sa famille, et qui a été condamné parce qu'elle ne portait pas de ceinture de sécurité, alors que l'enfant était dissimulée dans le faux plafond de sa camionnette!

“Comme beaucoup de mes concitoyens, dit Anne Monfort, je m'interroge, intimement, sur notre vivre-ensemble, sur les lois mal faites, qu'on n'a pas envie de respecter. Que s'est-il passé, à quel moment n'a-t-on pas bien regardé, quand l'Europe a-t-elle échoué à se construire, s'est-elle avérée incapable de respecter les droits humains qu'elle avait formulés ?

Le spectacle pose clairement la question des raisons qui nous poussent à désobéir? Que faire, quand on nous contraint d'appliquer une loi injuste? De quoi les colères se nourrissent-elles ? En fait la désobéissance est un acte fondamentalement subjectif, personnel, mais qui nous concerne tous. Plusieurs autres dilemmes sont évoqués ici. A partir d'improvisations autour des notions de désobéissance et de communauté puisées dans les films de Jacques Rivette et des situations de jeu où l'on fait ou pas, confiance à l'autre....

Les trois acteurs prennent en charge tour à tour la reconstitution documentaire du procès, mais aussi ont une parole intime, personnelle et sont tentés comme Henry David Thoreau, de se retirer d'un monde qui ne leur convient plus. Anne Monfort a fait se croiser ces improvisations et le récit auto-fictionnel de Mathieu Riboulet. Et pour parler du monde d'aujourd'hui, elle a su trouver une forme poétique et picturale en « confrontant la violence du réel à un essai physique et charnel pour organiser un peu de pensée ».

Désobéir: la leçon de courage d'Anne Monfort

11 JANVIER 2018 | DANS SPECTACLE FURANT | PAR ABAD

«Le pessimisme de la connaissance n'empêche pas l'optimisme de la volonté.»

En 2018, on peut considérer que ces mots d'Antonio Gramsci sont tombés dans le domaine public en même temps que dans l'oubli. Comment croire encore à la face du monde qu'il subsiste, quelque part, suffisamment de volonté pour qu'ait lieu une nouvelle forme de désobéissance civile? Individuelle, à micro-échelle? Celle d'un homme, d'un camion, d'une petite fille algérienne? Une volonté optimiste capable qu'il puisse résister et à la démission du courage, et à l'échec des organes politiques?



On est en 2015, le nom de Rob Lawrie est sur toutes les lèvres et sur une pétition contre le «délit de solidarité». Anne Morfort la signe. Deux ans plus tard, elle monte à trois voix, deux femmes et un homme, une adaptation du texte *Entre les deux il n'y a rien* de Mathieu Riboulet. Quel est le rapport entre les mouvements contestataires des années 1970s, ce dont il est question dans le livre, la désobéissance civile telle que théorisée par Henry David Thoreau, et Rob Lawrie? Il se situe quelque part autour de la notion de désir, de cette obstination farouche à espérer, une maniaquerie de la bataille qui empêche de capituler.

Pour voir cette galerie sous forme de vignettes, c'est ici.



Le jeu était risqué. Il est très compliqué de traiter un sujet comme celui-ci avec suffisamment de finesse et de faits pour étayer sans être misérabiliste, toucher sans tirer les larmes. Les comédiens sont beaux, droits dans leurs bottes, justes malgré les quelques pièges tendus par un texte dense et un plateau exigeant. On retrouve Pearl Manifold après *Morgane Poulette*, toujours aussi mordante, avec la maîtrise parfaite du verbe et le port d'une lady Hamlet. Pari tenu.

Visuels Araso © ADAGP

DÉSŒBEIR. Le monde était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé. Le Colombier jusqu'au 21 Janvier au Théâtre à Bagnolet.

DE LA COUR AU JARDIN

Des critiques, des interviews webradio.

Juridiquement parlant, le délit de solidarité n'existe pas.

Ce délit « fantôme » fait néanmoins référence à l'article L622-1 du Code de l'entrée, du séjour des étrangers et du droit d'asile, qui date de 1945.

« Toute personne qui aura, par aide directe ou indirecte, facilité ou tenté de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irrégulier d'un étranger en France » encourt jusqu'à cinq ans de prison et 30.000 euros d'amende.

C'est ce que risquait fin 2015-début 2016 Rob Lawrie, un citoyen britannique qui a tenté de sauver Bahr, une petite fille de quatre ans, de la jungle de Calais.

Nous sommes donc en plein dans ce délit de solidarité, comme l'ont pensé les quelque 170.000 signataires des deux pétitions soutenant cet homme. Un homme qui a désobéi.

C'est par le procès de ce « désobéisseur » que commence la pièce. Une reconstitution froide et sidérante. Trois comédiens, absolument remarquables !

Katell Daunis, dans le rôle de la Présidente, Pearl Manifold, dans celui de l'avocate de Lawrie, les deux sont tellement justes et crédibles que ça en devient troublant. Nous sommes véritablement dans le prétoire !

Jean-Baptiste Verquin est le prévenu. Le délibéré va tomber : requalification pénale, c'est le Code de la route qui servira à condamner cet homme, pour avoir mis en danger la vie de la petite fille !

La metteuse en scène Anne Monfort a ensuite adapté, grâce à une écriture de plateau, les textes de Mathieu Riboulet, qui depuis de nombreuses années s'interroge sur la désobéissance civile.

Tout comme dans les années 70, pour l'une comme pour l'autre, nous sommes « dans une époque bloquée où le monde vacille ».

Côté cour, l'amas de bouts de tissus sur des caisses symbolisant la jungle de Calais et le chaos du monde prendra, au fur et à mesure du spectacle, la forme d'éléments de bois joliment agencés et de plexiglas éclairés du dessous.

Une société où l'apparence compte plus que le fond ?

C'est en tout cas une bien jolie trouvaille scénographique de Clémence Kazemi.

La mise en scène d'Anne Monfort est efficace et va à l'essentiel.

La direction d'acteurs est précise, sans effets, sobre, voire austère, mais complètement au service du texte et du propos. L'adaptation du texte «Entre les deux, il n'y a rien » va être ainsi portée par les trois voix.

Et de quelle façon !

Le texte est ardu, dense. Un texte on ne peut plus d'actualité ! Pourquoi désobéir ? Comment désobéir ?

Quels sont les moteurs et les origines de la désobéissance ?

Pourquoi établir un parallèle entre la désobéissance et le sexe ?

Faut-il désobéir, résister, ou se retirer d'un monde qui ne nous convient pas ou plus ?

Pourquoi la société bien pensante considère-t-elle qu'entre le délinquant le terroriste, il n'y a rien ?

Autant de questions (la liste n'est pas exhaustive) qui seront abordées.

Là encore Melles Daunis, Manifold et M. Verquin sont formidables.

Il est impossible de les lâcher pendant leurs parfois longs monologues. Leur interprétation de ces personnages en proie au doute, au refus de ce qu'ils ne peuvent plus supporter, à la transgression, à la désobéissance, cette interprétation-là est en totale adéquation avec les propos de l'auteur.

On l'aura compris, il s'agit d'un spectacle qui non seulement interroge le monde dans lequel nous vivons, mais nous pose personnellement des questions fondamentales.

Que sommes-nous prêts à accepter ?

A partir de quel moment sommes-nous enclins à désobéir ?

Le théâtre d'Anne Monfort est un théâtre qui interpelle, un théâtre militant, au sens noble du terme.

C'est un théâtre qui ne peut laisser personne indifférent.

C'est un théâtre qui oblige chacun à se positionner.

C'est un théâtre que j'aime.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Morgane Poulette de Thibault Fayner et Désobéir, d'après Mathieu Riboulet, mises en scène d'Anne Monfort, Atheneum de l'Université de Bourgogne, Dijon, et Théâtre de Belleville, Paris.

En l'espace d'une dizaine de jours se jouaient dans deux endroits différents deux productions de la Compagnie day-for-night d'Anne Monfort : Morgane Poulette, une création de 2017, à l'Atheneum de l'Université de Bourgogne à Dijon, et Désobéir, une écriture de plateau plus récente, au Théâtre de Belleville à Paris.

Les deux pièces sont chacune une rhapsodie de deux textes : pour l'un, *Le Camp des malheureux* et *La Londonienne* de Thibault Fayner ; pour l'autre *Entre les deux* il n'y a rien et *Les Œuvres de miséricorde* de Mathieu Riboulet. Mais quand l'un des textes (Morgane Poulette) explore la psyché d'une chanteuse junkie, ou d'une junkie chanteuse, sa tragique passion avec son amant Thomas Bernet et sa vie Rock'nRoll, l'autre s'interroge sur l'état du monde, la valeur de la vie, de la jouissance, dissertant sur les temps qui courent, nommant au gré des discussions ces « morts de la paix » – nouveaux Justes sacrifiés à la « raison » d'Etat, dans un faux temps de concorde – que sont Pier Paolo Pasolini, Aldo Moro, Rémi Fraisse, Adama Traoré, Pierre Overney ou Carlo Giuliani... Rien à voir a priori donc entre ces deux textes : l'un parle des « alters » qui pensent aux autres, l'autre ne s'articule que sur le malheur solipsiste d'une « poulette » au prénom de fée. Et pourtant : l'un des textes parle de désobéissance, l'autre de l'extinction de la classe ouvrière sous les oripeaux du rock ; ce sont deux textes politiques.

Semblablement fragmentés (ici, nous sommes dans une esthétique du tableau), les deux textes aiment à juxtaposer deux histoires apparemment sans rapport (le sexe et la politique dans *Désobéir*, Thatcher et... Iron Maiden dans *Morgane Poulette*). Le tissage des textes peut paraître obscur, l'assemblage peut dérouter : il faut s'accrocher pour suivre les premières minutes de *Morgane Poulette*, mélodie trépidante, exercice de style écrit au « tu », qui manie les répétitions obsédantes (« tes amis disent » ...) jusqu'à la migraine ; il faut accepter de voir toutes ces victimes de *Désobéir* couchées ensemble dans un même égalitarisme, et voisiner avec des évocations de coucheries en tout genre (mais Pasolini veille, en figure tutélaire).

Les textes, il faut le dire, deviennent vite musique : fiévreusement débité, parlé-chanté dans *Morgane Poulette*, où l'accent (atténué, musicalisé, à la française) de Pearl Manifold se laisse en fin de compte savourer, hors du sens des mots ; ton de la conversation badine, intellectuelle, séductrice et militante pour *Désobéir* – et Anne Monfort a beau jeu de convoquer comme inspireurs Godard ou Rivette.

La musique des mots se conjugue souvent à un théâtre d'images : ainsi, dans *Morgane Poulette*, la scénographie délocalise la punkette grunge sur une île préraphaélite (on se souvient qu'Anne Monfort a aussi écrit un *Tout le monde se fout de la demoiselle d'Escalot*), de laquelle « Morgane », sans Merlin, doit sortir pour « se mouiller » ou sauver sa peau. Le dispositif est plus classiquement « théâtral » dans *Désobéir*, où il s'agit pour les acteurs de mettre à nu un échafaudage pudiquement recouvert de gaze à l'ouverture de la pièce – une métaphore du mensonge d'Etat, de cet état du monde ?

Improbable mélange de High Fidelity et de *Mrs Dalloway*, *Morgane Poulette* repose intégralement sur les épaules faussement frêles de son actrice, Pearl Manifold. Manifold fait aussi partie, avec Katell Daunis et Jean-Baptiste Verquin, du trio de *Désobéir*, cette fois entre les *Innocents* de Bertolucci et ces éternels jeunes gens qui aiment, plaisent et courent vite (mais pas assez, souvent) que l'on peut trouver chez Christophe Honoré. Tous trois sont admirables, cela est évident ; mais Verquin compose une si juste partition que le texte, intelligent et intellectuel, se met à se fendre dans un soupir d'émotion fragile – il est d'ailleurs la voix du guérisseur dans *Morgane Poulette*.

Propos ferme, propositions élégantes et tenues : les deux productions, différentes, témoignent toutefois d'une vision éclairée.



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN DÉCEMBRE AU TDB

LOVE LOVE LOVE

De Mike Bartlett
Mise en scène Nora Granovsky

BÉRÉNICE PAYSAGES

Création | D'après Jean Racine
Adaptation et mise en scène Frédéric Fisbach

PROCHAINEMENT

BIENVENUE EN CORÉE DU NORD

Création collective - Mise en scène Olivier Lopez

Jan.

QUI VA GARDER LES ENFANTS ?

Création | De et par Nicolas Bonneau - Mise en scène Gaëlle Héraut

Jan. > Mar.

KING LEAR REMIX

Création | D'Antoine Lemaire - Mise en scène Gilles Ostrowsky et Sophie Cusset

Jan.

SOLARIS

De Stanislas Lem - Mise en scène Rémi Prin

Jan.

UNE VIE POLITIQUE, CONVERSATION ENTRE NOËL MAMÈRE ET NICOLAS BONNEAU

Création | Conception Nicolas Bonneau - Avec Noël Mamère et Nicolas Bonneau

Fév.

Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)